

La théologie par les pieds marche avec la tête

A Dieu Jean-François, Jean-Louis, Thierry

À quelle convocation spirituelle évangélique commune ont-ils répondu pour être réunis aujourd'hui, en ce lieu de la CSC, à l'initiative du Cefoc, de Lumen Vitae, d'Entraide et Fraternité – Action Vivre ensemble, pour y être évoqués et célébrés ?

Quel humus, quel terreau, quel esprit commun pour ces « penseurs par les pieds » qui nous réunissent en ce jour et qui nous ont quittés, après nous avoir marqués par leur rayonnement ?

Prenons en considération l'hypothèse selon laquelle ils auraient répondu, chacun à leur façon, à un « appel » spirituel en phase avec un moment historique de notre humanité wallonne et bruxelloise, qu'ils ont été en phase avec un *kairos* de lumière spirituelle issue du concile et de l'air du temps qu'ils auraient honoré, à partir des lieux où ils ont mis les pieds.

Je préparais ces mots quand je tombai sur cette phrase de Nietzsche décrivant le penseur en quête de vérité et visité par la puissance de l'inouï en métabolisation permanente dans l'histoire humaine (Nietzsche était conduit à penser la logique de la vie de l'histoire par analogie avec la logique de la vie biologique). Il écrit ces mots dans *Ecce homo* :

« Le tempo des métabolisations (stoffwechsel) de la vérité dans l'histoire est exactement proportionnel à l'agilité ou à la gaucherie des pieds de l'esprit : l'esprit n'est même qu'une des modalités de ce métabolisme. »¹

Comment parler vrai de ces trois personnes à mon tour ? Je ne sais. Elles se sont rencontrées dans un moment, un espace de formation au « sacerdoce » nouvellement ouvert où j'eus la chance d'être nommé jeune professeur de théologie au moment où s'y ouvrait un nouveau chapitre.

La première partie de ma prise de parole sera consacrée aux foyers de formations théologiques qu'ils ont fréquentés, et qui étaient par ailleurs en interaction.

Par foyers théologiques, j'entends des milieux institutionnels où était travaillée la question de la rencontre du monde moderne avec la tradition vivante de l'Évangile, ici en Wallonie et à Bruxelles.

¹ F. Nietzsche, *Ecce homo « pourquoi je suis si avisé »*, cité par Barbara Stiegler, *Nietzsche et la vie* (Folio Essais, 675), Paris, Gallimard, 2021, p. 227.

Trois foyers de fermentation théologique les ont particulièrement touchés dans leur formation ou dans leurs premiers temps de ministère. Trois foyers qui ont tous traversé des crises institutionnelles :

1) Le séminaire de Namur ouvert en 1972, devenu Sénevé en 1982, redevint séminaire après la fermeture du Sénevé par Mgr Léonard. Ils y firent tous les trois leur formation théologique.

2) Le Conseil de la jeunesse catholique entra dans une crise causée par des soupçons sur les options théologiques et éthiques qui avaient été le souffle de la Manifête (1985). Ils collaborèrent soit à la préparation de la Manifête, soit à la direction du CJC après la Manifête.

3) Le séminaire Cardijn fermé à un moment, dut se métamorphoser en Cefoc où deux d'entre eux devinrent formateurs animateurs.

A cela s'ajoute, à part, pour chacun, un passage par l'Université de Louvain

Entendons ou réentendons une version des histoires perturbées des trois premières institutions. Et essayons ensuite d'en dégager l'un ou l'autre enjeu de vie ecclésiale ou sociétale qui feraient partie de cet humus commun.

Le Séminaire de Namur : années 70-80 ; le Sénevé : années 80-90

Mgr Charue, qui avait profité et contribué pendant trois ans aux joyeuses impulsions du Concile Vatican II et qui avait joué, comme j'aime à le dire, avec ses copains évêques du monde entier dans la cour de récréation de la curie romaine, avait décidé d'ouvrir un nouveau séminaire. A Salzinnes, à l'emplacement d'une ancienne abbaye disparue, Mr. Bastin (l'architecte) et ses équipes avaient construit deux bâtiments qui apparaissent disproportionnés aujourd'hui puisqu'il y avait 200 chambres destinées à des séminaristes, 80 pour les philosophes et 120 pour les théologiens. C'est dire les phantasmes « numéraires » des vocations qui couraient encore dans certaines têtes responsables dans les années 60. Mais reconsidérons l'évolution.

Je participai aux derniers aménagements des chambres des séminaristes et j'emménageai moi-même dans un appartement au quatrième étage du bâtiment consacré aux séminaristes de théologie.

J'eus la chance d'inaugurer ma première affectation dans un climat où soufflait l'esprit du concile et un esprit de liberté jeune qui avait explosé dans le monde entier, en ces années-là. Ce moment fut défini par certains comme un moment de rupture culturelle : point d'aboutissement du processus d'émancipation du sujet porté par la modernité. Climat inoubliable d'une époque où des portes s'ouvraient et se claquaient. Des dynamiques culturelles et sociales bousculaient les traditions et traversaient tant ma vie que celles des jeunes que j'étais appelé à côtoyer et à accompagner.

Je sortais de Leuven marqué par des philosophes comme Dondeyne, Ladrière, Ricoeur et je travaillais depuis deux ans sur l'œuvre de Levinas sous la direction de Mr. Gesché. J'étais devenu le compagnon de Jacques Vallery qui me faisait goûter ses recherches sur la morale « universelle et autonome ».

Oui, j'enregistrais dans le climat postconciliaire un mode de penser où l'autonomisation des grands secteurs de l'activité humaine – la science, la technique, l'éthique, la politique et l'esthétique, soit la recherche du vrai, du bien et du beau –, étaient enfin reconnus positivement par le concile. Une nouvelle ère s'ouvrait dans l'Église et l'on était porté à croire que le divorce culturel creusé entre la modernité et l'Église pendant les derniers siècles – la crise du modernisme était encore toute récente – pouvait être traversé ; la page était tournée, de ce divorce d'abord vécu dans le secteur de la science et de la technique avec l'affaire Galilée, puis dans l'éthique et la morale notamment avec Kant et enfin dans l'esthétique et l'art. Les grands secteurs d'activités humaines, c'est-à-dire la recherche de la vérité, du bien et du beau, s'étaient autonomisés par rapport à toute tutelle religieuse dans notre culture européenne. Entrait en moi avec joie la pensée que ce grand courant d'autonomisation humaine n'était pas lutte contre le divin, mais était don de l'Esprit et était même conforme au désir divin : engendrer des fils libres d'une liberté libérée.

Et Mr. Gesché creusa cette perspective en écrivant et enseignant que l'homme était être de désir, être de tension entre le fini et l'infini². Mais aussi, il était un être visité, un être révélé à lui-même par « en haut », appelé à une vie théologique³ (VII, 164). Voilà ce que nous avons voulu creuser en équipe professorale assez cohérente dans la première quinzaine d'années au séminaire. Dans ce moment de formation, restait à tisser en chaque candidat et avec lui les contours de son propre désir de ministère. Ils furent amenés à écrire les perspectives de service et à confronter entre eux et avec l'équipe professorale, puis épiscopale, leur projet de service dans l'Église.

En ce temps, si l'autonomie des sciences et des techniques ne créait plus de tension entre la société et l'Église, l'autonomisation de l'éthique ou de la morale suscitait toujours beaucoup d'interrogations dans le monde chrétien (affaire de Loch). Et avouons-le, dans le pilier chrétien, ne sommes-nous pas tous et toutes, encore au moins inconsciemment, toujours un peu d'accord avec Dostoïevski lorsqu'il écrit : *si Dieu n'existe pas tout est permis ?*

Mais lier l'effacement de Dieu, son éclipse culturelle à la perte de sens moral se révélait de plus en plus contraire à l'expérience vécue au quotidien par la plupart d'entre nous car des solidarités pluralistes surgissaient presque toujours dans les moments difficiles à traverser collectivement ou individuellement : ainsi l'expérience des réseaux pluralistes de résistance pendant ou après la guerre. La certitude de la nécessité de la croyance en Dieu pour bien vivre avait été mise en question par une fraternité vécue en des temps et des lieux où se tissaient de manière pluraliste des liens de solidarité, notamment lorsqu'avait sonné l'heure de choix

² *Dieu pour penser*, t. II *L'Homme*, Paris, Cerf, 1993, p. 93.

³ *Dieu pour penser*, t. VII *Le Sens*, Paris, Cerf, 2003, p. 164.

communs issus d'une volonté commune de dire et d'agir, pour que des expériences telles que celle de la Shoah n'arrive plus jamais. Le « PLUS JAMAIS CELA » était le tremplin de l'agir créatif pluraliste commun⁴. Restait pour nous chrétiens à faire un lien positif entre l'éclipse culturelle du religieux et la foi chrétienne. Quel sens avait cette sortie du « religieux » ? Alors se solidifia à l'époque conciliaire l'hypothèse suivante : et si l'autonomisation, l'émancipation de la liberté libérée était, non seulement le vœu de l'humanisme rationaliste athée mais aussi le vœu du Dieu créateur de la Bible ? Tel fut le moteur de recherche qui anima beaucoup d'entre nous.

C'est une grande gloire pour le Créateur que d'avoir mis sur pied un être qui l'affirme après l'avoir contesté et nié dans les prestiges du mythe et de l'enthousiasme ; c'est une grande gloire pour Dieu que d'avoir créé un être capable de le chercher ou de l'entendre de loin, à partir de la séparation, à partir d'une capacité d'athéisme, avais-je appris de Levinas.

*« On sous-estime ou l'on ne perçoit pas le progrès considérable que le monothéisme a apporté à l'homme. Paradoxalement, un grand souffle de liberté. Il lui permet d'exprimer déjà, cela peut faire sourire, la possibilité de l'athéisme. Dans les religions païennes, en effet, les adorateurs des astres, comme appelle le Talmud, l'athéisme est impossible, puisque leur dieu est sous les yeux du fidèle : soleil, étoiles. Comment ne pas croire en leur évidence. Le dieu d'Abraham lui, est invisible. On peut refuser de croire en son existence, on peut au moins en douter, attitude des plus fréquentes même chez les croyants. »*⁵ Il n'est plus évident.

D'emblée, des contradictions entre appréciations devant l'œuvre du concile m'apparurent au séminaire. Des réticences voire des rejets de l'œuvre conciliaire d'un côté ; un enthousiasme et une mobilisation pour y œuvrer en Wallonie de l'autre. En Wallonie-Bruxelles, oui, j'insiste car la rencontre entre Jean-Louis, liégeois, Jean-François bruxellois, et Thierry namurois n'aurait pu se faire si un microclimat interdiocésain n'était apparu faisant du séminaire de Namur un séminaire interdiocésain.

Théologiens par les pieds, Jean-Louis, Jean-François, Thierry se sont croisés et ont mis les pieds et la tête quelques années dans ce microclimat culturel et spirituel.

Entre la philo qu'il avait faite aux Facultés de Namur et la théologie, Thierry avait aussi mis les pieds au Rwanda et son amour pour l'Afrique avait trouvé ses racines. Je n'ai toujours pas saisi par quels sentiers Jean-François, passionné de littérature et d'analyses linguistiques et enraciné à Malines-Bruxelles, était arrivé pour faire sa théologie à Namur, seul de ce diocèse. Jean-Louis, tout autant passionné de littérature, suivait un parcours plus classique d'études au séminaire. Un souffle d'ouverture au social était très perceptible dans la section de théologie où, sous l'impulsion conjointe d'Albert de la Charlerie, aumônier national de la JOC et de Maurice Cheza, passé quelque temps en Afrique au séminaire d'Elisabethville et collaborateur

⁴ Cf. A. HONNETH, *La lutte pour la reconnaissance* (Folio Essais, 576), Paris, Gallimard, 2013 (1^{ère} éd. en 1992). Pour l'auteur, le refus pratique commun d'un mal vécu, devient un socle d'unité où peuvent coexister des différences idéologiques inspiratrices et créatrices, dans un État pacifié.

⁵ G. HADDAD, *A l'origine de la violence*, Paris, Salvator, 2021, p. 51.

du Cefoc, germèrent des orientations où la priorité pour les pauvres et les exclus devenait préoccupation évangélique centrale dans le cœur des jeunes. Sont nées dans ce terreau des orientations de prêtres ouvriers, beaucoup d'engagement dans des mouvements comme ATD Quart-monde, Entraide et Fraternité, ou en monde populaire.

Le CJC et la Manifête

Le microclimat qui se développait surtout dans la section de théologie était aussi porté par la recherche-action qui se développait au même moment au CJC où les ouvrages de Jacques Vallery, *Ma foi oui, ma foi non* (1978) et *Un peu de sens* (1983) marquaient les esprits tant des professeurs de théologie, souvent associés aux recherches, que des séminaristes proches des mouvements de jeunesse. Cette recherche de sens enracinée dans la culture jeune de nos régions de Wallonie et de Bruxelles dut faire place positive plus encore à la « sécularisation montante et à la culture que j'ai appelée culture de la « non évidence de Dieu » : non évidence de Dieu qu'il faut entendre simultanément comme non évidence de non Dieu. J'ouvris la prière de la Manifête par ces mots devenus célèbres : « *Dieu si tu existes, ce que beaucoup d'entre croient, si tu es amour, ce que beaucoup espèrent, alors, nous pouvons te dire Notre Père.* » Nous avons porté dans la prière la non évidence de Dieu

Des courants engendrés par le souffle d'ouverture conciliaire à ce monde moderne (*Pacem in terris*, 1963) prirent racine dans le cœur des jeunes. Un courant plus sensible aux questions et luttes pour plus de justice trouva cœur ouvert chez Thierry qui revenait du Rwanda. Il s'engagea plus profondément au Cefoc et au CJC après son ordination. Chez Jean-Louis, l'engagement rejoignit le mouvement ATD Quart-monde à Verviers. Jean-François, quant à lui fut nommé en paroisse dans le Brabant Wallon. Il œuvra au service de l'école secondaire puis, un jour, en réponse à l'appel de décentrement vers « l'exclu », il devint aumônier des prisons où son action retint l'attention.

Le Séminaire Cardijn, le Sénevé, le Cefoc : crises et prolongements

Jean Louis et Thierry furent pris dans les crises que durent traverser les institutions où ils avaient mis les pieds, et été sensibilisés aux luttes pour plus de justice et de bonté. Au CJC ils furent liés à la crise que traversa cette institution après la Manifête consacrée à la lutte contre les exclusions injustes vécues par les jeunes et à une rencontre avec Jean-Paul II. Leurs liens avec le Cefoc furent aussi liés à la crise du séminaire Cardijn. Jean-Louis, ami de Thony Dhanis, et Thierry, vécurent de près sa douleur et celle d'Étienne Michel lors de la fermeture du séminaire Cardijn. La décision avait été prise « en haut lieu » de déstabiliser radicalement la cohérence cherchée entre des laïcs formés théologiquement et futurs prêtres ordonnés au service du monde ouvrier, car cette cohérence était jugée dangereuse. Par qui et pour qui ? Un mouvement de contre-réforme réagissant aux impulsions du concile avait pris la direction de l'Église post conciliaire.

Cela apparut aussi dans le démantèlement du Sénevé qui fut fermé selon une logique analogue à celle qui avait prévalu pour la fermeture du séminaire Cardijn. Il avait fallu aussi séparer la formation des clercs et la formation des laïcs. La première mesure que prit Mgr Léonard en 90, déclarée d'emblée, par lui-même, mesure non négociable, fut le retrait des séminaristes du centre de formation intellectuel Sénevé ouvert aux hommes et femmes laïcs depuis une petite dizaine d'années. Ceci détermina la décision des professeurs de rompre les négociations. Les enjeux internes à l'Église étaient analogues pour le séminaire Cardijn et pour le Sénevé : la formation des prêtres devait être distincte d'une formation en communion avec les hommes et...femmes qui voulaient se former au titre de leur baptême ... Personne n'était dupe : outre la séparation prêtre-laïcs, se trouvait enfoui un autre enjeu, celui d'accepter ou non un jour une ordination conférée à des femmes. Sans doute aussi se faisait jour un rétrécissement de l'ouverture à une logique d'Église synodale où tous et toutes sont responsables, et sortie d'une logique holiste ou l'unité précède l'autonomie : on était retenu par une vieille logique hétéronome et autoritaire, dont la métaphore de l'Église corps du Christ, corps avec des organes différenciés tous soumis à la tête, avait été le ciment de l'unité pendant des siècles. Le choix du concile de définir l'Église non d'abord comme corps du Christ mais comme peuple de Dieu, peuple de baptisés, avant d'être définie comme un corps hiérarchisé, ce choix hoquetait.

Me revient en mémoire un inoubliable et prophétique moment de cet étranglement, ou rétrécissement de la construction nouvelle. Dix ans auparavant, au moment où l'équipe du futur Sénevé avait mis sur la table de Mgr Mathen la proposition de création d'une école de théologie ouverte à tous et toutes, école où toute la formation intellectuelle théologique serait commune aux futurs prêtres et à tous les baptisés qui avaient le désir d'approfondir leur foi et le sens d'un engagement d'Église, Mgr Toussaint nous avait mis en garde en se référant à des préoccupations juridiques romaines et, en utilisant des termes de droit canon, il avait prononcé cette phrase aux résonances étonnantes : « *Vous avez tort de toucher aux séminaires : il s'agit d'une érection romaine et Rome durcit sa position* » ...

Dans le diocèse de Malines-Bruxelles, à la fin des années 90, le séminaire de la rue de la Linière connut aussi une crise de confiance des autorités diocésaines envers la génération de jeunes professeurs, marqués par la culture de 68, nommée « soixante-huitarde ». Jean-François, intellectuel de haut vol lui aussi, détourné d'une carrière académique, fut orienté vers le service paroissial ; il lança des groupes de lecture et des groupes de marche, accompagna des professeurs et des classes d'enseignement secondaire, et prit ensuite son envol vers le service d'aumônier de prison où son œuvre d'humanisation n'a pas fini de faire parler. A-t-il eu des rapports privilégiés avec le Cefoc, je ne puis vous le dire.

Le Cefoc, nouvelle institution, engagea plus radicalement un travail de formation en pluralisme et devint plus autonome par rapport à l'Église tant du point de vue financier qu'au niveau de ses fonctionnements. Toujours profondément enraciné dans la tradition évangélique et chrétienne populaire, l'équipe qui travailla avec Jean-Claude Brau réussit la performance de se rendre crédible dans les milieux d'action sociale, culturelle et politique en monde pluraliste tout en cultivant le contact avec les sources de pensée traditionnelle chrétienne. Thierry surtout fut lié au développement de cette étape. La santé de Jean-Louis craqua à la suite de ces conflits

et son insertion à Verviers et dans sa paroisse diminua. Ses séjours en hôpital scandèrent ses dernières années de souffrance. Il resta passionné de littérature et devint mon conseiller en romans.

Thierry, après ses années d'études au séminaire, fit une licence et consacra son travail à Ernst Bloch, philosophe de l'espérance de tradition marxisante. Après la fermeture du Sénevé, il unit son destin à celui du Cefoc. Après son décès, je reçus un de ses livres : *L'athéisme dans le christianisme*, d'Ernst Bloch ; toutes les pages sont travaillées et se révèlent être des sources de son œuvre, œuvre qui respire l'espérance bien cuisinée humant des parfums de fraternité savoureuse. Entretemps, tout en consacrant son énergie au Cefoc et à sa paroisse, Thierry devenait un véritable globe-trotter. Ses voyages en Afrique et son engagement chez les Petites Sœurs de Jésus prennent aussi du relief grâce à ce chemin spirituel et intellectuel. Il en va de même pour les chemins qu'il traçait avec les étudiants africains de Lumen Vitae et dans l'animation de la paroisse Ste Marguerite de Bouge.

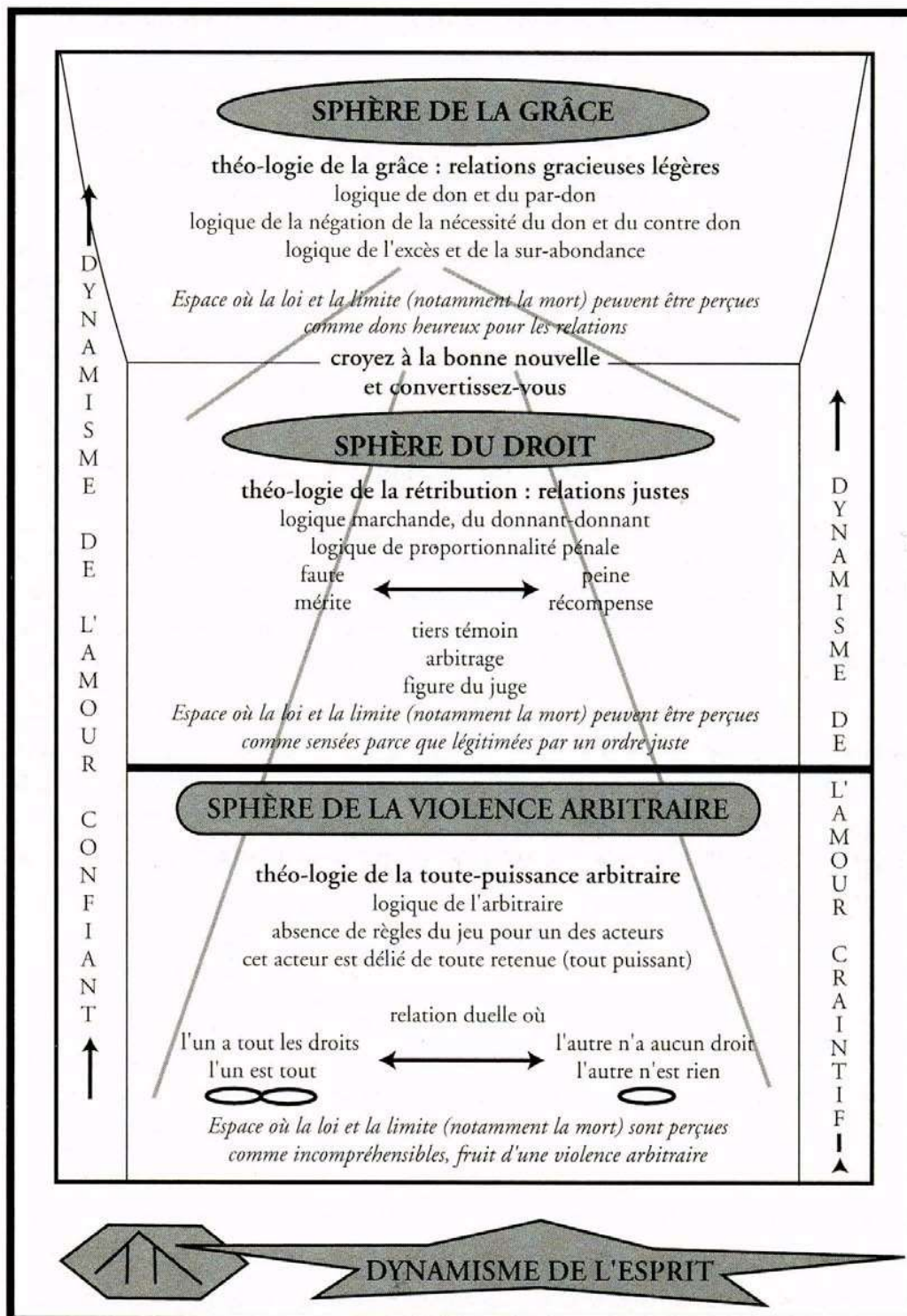
Vers un humus commun et un autre Dieu

Pour ma part, comme accompagnateur, j'avais commencé à être sensible à l'expression : théologie par les pieds, en même temps qu'à la justesse de l'expression complémentaire : « marcher selon l'Esprit » et, en contrepoint, « marcher avec la tête ».

Voici un exemple que la méditation de l'Épître aux Romains me fit toucher du doigt, illustrée par le schéma figurant à la page qui suit :

Chemin de transformation des relations

Extrait de José REDING, *Lueurs d'Aurore. Quelques clés pour que chantent en nos cœurs les Écritures*, Éd. Feuilles Familiales, Malonne, 1999, p. 76.



" La charité des fils n'élimine pas la loi des esclaves ni celle des mercenaires
 mais elle les rend légères et supportables.
 La crainte et la convoitise sont constamment dépassées sans être jamais éliminées. "

Au Cefoc et au Séminaire de Namur le titre favori donné au Christ était coloré différemment selon des seuils relationnels différents à affronter.

L'Épître aux Romains suscitait ainsi la découverte de seuils dans la marche de la liberté libérée selon la force de l'Esprit. Or les définitions conciliaires de l'Eglise soutiennent des marches en partie conflictuelles. On se souvient qu'au Concile la première mouture du schéma sur l'Eglise était entièrement conçue à partir de la théologie de l'Eglise corps du Christ et de sa logique d'obéissance du corps à la tête : hiérarchie suivant les degrés d'ordination, unité comme fruit de l'obéissance verticale des organes à la tête, le Christ. Dès les premières séances du Concile, le schéma fut envoyé à la refonte (à laquelle se rattachent les noms de Mgr. Philips et de Mgr. Suenens), d'où il revint profondément transformé.

La définition première fut le concept de peuple de Dieu : imaginez les secousses quant aux nouvelles dynamiques de structuration d'un peuple dont la structure principale était non plus l'ordination mais le baptême de tous les chrétiens. Mgr Mathen en déduisit une lettre pastorale intitulée : *Tous responsables* (1977) et une assemblée qui eut lieu à Nassogne (1985). Sans doute ce changement dans la doctrine ecclésiale est-il une des secousses les plus profondes provoquée à l'intérieur de l'Eglise par le concile.

Au Cefoc, à l'instar des communautés de base d'Amérique latine et d'Afrique du Sud, la figure de Jésus était liée à celle du Christ libérateur. Là où j'enseignais, la figure de Jésus était plus liée à l'expression répandue par le théologien français Christian Duquoc : Jésus homme libre. C'est un bel exemple du sens donné au titre de cette journée : théologie par les pieds. Dans les lieux et institutions plus aux prises avec les dominations où le combat pour plus de justice était premier, le titre de libérateur avait performé ; et en d'autres lieux de classes moins dominées mais souvent plus aux prises avec les modes d'étouffement dus à une certaine suffisance de classe ou liés à un conformisme mortifère du légalisme triomphant, Jésus-Christ était présenté comme homme libre, capable de transgression pour naître et faire naître à des relations de juste proximité et de bonté notamment avec les exclus.

Ainsi dans l'équipe que j'eus la chance d'accompagner, la différence se faisait sentir entre Jojo Burnotte, intellectuel qui s'engagea plus tard au service de la formation à la FGTB, et Alain Genin engagé à ATD. Des discussions passionnantes éclataient faisant apparaître deux approches de l'exclusion et de l'injustice sociale dans leurs liens à l'Évangile : certaines analyses politiques de classe de type socialiste croisaient des analyses propres aux mouvements sociaux de la démocratie chrétienne faisant plus appel à la logique d'un « se faire proche » pragmatique et évangélique, guidé par la méthode « Voir-Juger-Agir » de la JOC.

Les terres foulées par les pieds de nos trois amis se recoupent en plusieurs points : une orientation ecclésiale conciliaire ouverte, une quête d'intelligence et de cohérence entre l'humanisme le plus pur du service d'autrui et surtout des exclus, et l'action évangélisatrice. Ils traversèrent tous trois avec plus ou moins de créativité et de réussite des crises profondes de l'Eglise postconciliaire, engagée de plus en plus profondément dans une culture de non évidence de Dieu, et devant agir en pluralisme. Spirituellement, grâce aux lieux de solidarité

choisis, ils prirent de grandes et radicales distances par rapport à l'individualisme forcené généré, sans doute moins que certains ne l'ont dit, par la culture de mai 68 que par celle de l'asservissement des masses à la logique de la consommation du néo-capitalisme naissant.

Jean-François, Jean Louis et Thierry ont vécu, selon moi, dans le lieu politique, éthique et spirituel seul en prise avec notre temps démocratique. Ce lieu énigmatique où se tissent les relations humaines justes et bonnes, vraies sources de paix. Pour Levinas, celles-ci ne peuvent naître que de la bonté dés-inter-essée, de sujets qui vivent la philosophie des droits de l'homme en la déplaçant vers une philosophie des droits de l'autre homme. Bouleversement logique et spirituel de notre philosophie du droit qui invite à une déstabilisante rencontre du visage d'autrui, à la vivre comme l'expérience d'une révélation, de vulnérabilité qui m'invite et m'enjoint même de prendre un chemin de bonté et de justice, bref à prendre une voie de liberté devenant responsabilité sociale ou citoyenne.

Chacun à leur manière, nos trois amis allaient vers ce que Marion Muller-Colard appelle l'expérience d'un autre Dieu. Vers un autre Dieu dont le visage est de bonté radicale et de bénédiction des liens solidaires au cœur de la vie : « *En dépit des relents de superstition qui me saisissent parfois, en dépit de mon petit négoce intérieur qui n'en finira jamais tout à fait de marchander avec un Dieu imaginaire, j'ai entrevu un Autre Dieu qui ne se porte pas garant de ma sécurité, mais de la pugnacité du vivant à laquelle il m'invite à participer.* »⁶

* * * * *

J'ai évoqué comme j'ai pu la mémoire de trois hommes dont la pensée et l'action sont devenues la chair d'un proximité bonne et souvent joyeuse avec autrui. Habités qu'ils étaient du désir d'un « se faire proche ».

Un « se faire proche » dépouillé de toute tentation publicitaire, qui se fait altérité parlée et parlante.

Chez Thierry, ce « se faire proche » a souvent eu des saveurs et odeurs culinaires. Un « se faire proche » où selon un de ses amis, nulle exclusion ne se faisait sentir. Mais où qu'il se rende, un peu de poussière de Pesche restait collée à ses chaussures.

Chez Jean-Louis, se faisait sentir presque physiquement, intérieure à son « se faire proche », une fissure d'humanité où une blessure non dicible ouvrait à une humaine proximité dans laquelle la force d'aimer portée par sa pensée et son action pointait son nez, par-delà ses fragilités. Ceci devint plus tragique lorsque son psychisme éprouvé « craqua » et où il dut faire vivre cette proximité évangélique dans les hôpitaux.

⁶ M. MULLER-COLARD, *L'Autre Dieu*, Genève, Labor et Fides, 2014, p. 93

Chez Jean-François, sa culture littéraire lui offrait une fenêtre de métaphores pour ses écrits. J'ai moins connu Jean-François dans son action en prison. Mais son écriture frémit de ses rencontres avec des femmes et des hommes sifflés « hors-jeu » par notre société.

Tous trois tracèrent pour moi des sentiers de fraternité savoureuse dans notre culture où le lien social solidaire et pluraliste revêt souvent le tablier austère d'une lutte pour les droits. Ils nous aident aujourd'hui à revêtir les vêtements de fête et à danser dans la rencontre féconde des traditions laïques et chrétiennes de fraternité en nos régions. Vive l'histoire de nos trois amis où se dessine au cœur un art de vivre, un « dé-s-inter-essement joyeux », en vue de liens de juste bonté. Dans une civilisation dont Freud a souligné le malaise et dont Weber a pronostiqué un avenir désenchanté, ils ont été témoins de la permanence du souffle humaniste et évangélique enchanteur d'une foi en Dieu, qui n'avait plus rien de racoleur ou de moralisateur.

Dans les réflexions préparatoires à notre journée, Bernard Van Meenen écrivait ceci, que je reprends en terminant :

*« La théologie par les pieds conduira d'abord vers et parmi ceux et celles qui ont l'expérience effective de la défiguration de l'humanité. La théologie par les pieds de nos amis s'est écrite à partir de leur choix de vivre aujourd'hui dans notre culture, dans la proximité d'une humanité crucifiée. »*⁷

Tout cela reconduit peut-être aussi le lien fraternel universel dans le « moment » que la tradition biblique appelle la création. Laissez-moi vous citer Levinas commentant la question de Dieu à Job, lequel avait convoqué Dieu au tribunal de la justice devant l'expérience de souffrance injustifiée qu'il endurait :

Où étais-tu quand je créai le monde ? demanda Dieu qui avait répondu à la convocation du tribunal de Job (38,4).

*« Où étais-tu ? » Un constat de carence, lequel ne peut avoir de sens que si l'humanité de l'homme est fraternellement solidaire de la création, c'est-à-dire est responsable de ce qui n'a été ni son moi ni son œuvre et si cette solidarité et cette responsabilité pour tout et pour tous – qui ne se peuvent pas sans douleur – est l'Esprit lui-même. »*⁸

N'avais-je pas évoqué « les pieds de l'Esprit » selon Nietzsche, en commençant l'exposé ?

S'il convient donc de célébrer les pieds de ceux qui annoncent l'Évangile, peut-on faire mieux qu'évoquer cette scène vécue audacieusement par une femme s'introduisant dans le

⁷ Expression lue chez Ignacio ELLACURÍA, *Le peuple crucifié. Le Royaume, les pauvres et l'Église*. Écrits de San Salvador, 1973-1989 (La part-Dieu, 37), Bruxelles-Paris, Éditions jésuites (Lessius), 2020, p. 184. L'auteur était jésuite et, avec cinq confrères et deux collaboratrices, il fut assassiné en novembre 1989 à San Salvador, soit près de dix ans après Mgr. Romero.

⁸ Postface de Levinas à Ph. NEMO, *Job et l'excès du mal*, Paris, Albin Michel, 2001, p. 161.

repas offert à Jésus par un pharisien pour honorer les pieds de celui qui avait offert une place à l'exclu, en exposant sa vie jusqu'à la donner pour toutes et tous ?

« Un pharisien l'invita à manger chez lui : il entra dans la maison du pharisien et se mit à table. Survint une femme de la ville qui était pécheresse : elle avait appris qu'il était à table à la maison du pharisien. Apportant un flacon d'albâtre et se plaçant par l'arrière, tout en pleurs, aux pieds de Jésus, elle se mit à baigner ses pieds de ses larmes : elle les essuyait de ses cheveux, les couvrant de baisers et répandant sur eux le parfum. » (Luc 7, 36-38)

Peut-il y avoir évocation plus festive et plus sensible pour ce jour de célébration de la théologie par les pieds ?

José REDING